

sourcils, puis répondit doucement : — " En vérité, monsieur Behnes, je n'en sais rien ; je n'ai pas encore vu les journaux."

Ce Behnes est un bel exemple d'un homme intelligent qui manque de tact.

L'homme qui a de bonnes manières est courtois envers tout le monde, sans distinction de fortune ou d'état. Il montre qu'il respecte ses inférieurs, tout comme ses supérieurs et ses égaux.

Certaines personnes réservent leur politesse pour ceux qui les paient ou pour ceux qu'elles redoutent. L'homme vraiment poli n'a que faire de semblables calculs. Il enveloppe tout et tous d'une atmosphère de bienveillance chaude et douce comme une brise d'été.

Les mœurs anglaises et américaines nous envahissent au grand détriment de notre antique courtoisie.

En Angleterre comme aux Etats-Unis les ouvriers ne se saluent plus guère, quand ils arrivent du travail ; et s'ils ôtent la casquette devant le patron, ils sont bien près de considérer la chose comme un acte dégradant, pour lequel ils en veulent au maître qui le leur impose. Il n'en est pas encore ainsi en France, heureusement, et la politesse élémentaire qui fait qu'on s'intéresse les uns aux autres qu'on cause de sa famille, et qu'on se témoigne mutuellement des égards, jette encore son charme sur les durs travaux de l'ouvrier dans les ateliers français.

Il n'en est pas moins vrai, comme le dit M. Legouvé, que la politesse n'est plus à la mode. On remarquait autrefois dans un salon les jeunes gens qui n'étaient pas polis ; on remarque aujourd'hui ceux qui le sont.

Il ajoute avec un grand bon sens : " Les enfants polis font seuls les jeunes gens polis. La politesse est comme le piano : si on ne l'apprend pas de bonne heure, on ne l'apprendra jamais. Or, je crois bien utile de l'apprendre. Les gens qui ne jurent que par les Etats-Unis vous objectent qu'en Amérique on se soucie peu de la politesse. C'est précisément pour cela que j'y tiens, parce que c'est une qualité française."

" Certes, je connais beaucoup de politesse qui me choquent : il y a d'abord la politesse impertinente du grand personnage qui se sait bon gré d'être poli ; il y a la politesse obséquieuse qui obsède ; la politesse phraseuse qui irrite ; la politesse quêtuse qui dégoûte, car l'une ressemble à un mensonge et l'autre à un placement. Mais quand elle reste dans la mesure et dans la vérité, quand elle se présente à nous avec ses compagnes naturelles, la distinction des manières et l'élégance dans le langage dans le langage ; quand elle produit cette habitude charmante qui est la prévenance ; quand enfin elle s'allie avec une supériorité véritable, alors elle devient une qualité à la fois morale et physique, et rappelle, ce me semble, quelques unes des œuvres les plus délicates du génie grec."

On sait que les extrêmes se touchent. Aussi rien ne ressemble tant à l'impertinence que certaines civilités hors de place et de proportions. Qui n'a rencontré de ces gens dont la politesse outrée n'est rien moins que civile, puisqu'elle contraint souvent les autres à agir contrairement à leurs inclinations ? Les personnes bien élevées consultent les désirs d'autrui bien plus que les leurs propres. Elles ne pratiquent point la tyrannie de ces amphitryons qui prescrivent à leurs convives ce qu'ils doivent manger et boire, et les mettent dans la gauche obligation de se confondre en remerciements et en excuses pour être si bien traités. Quand un de vos hôtes refuse franchement ce qui lui est offert de même, pourquoi le presser ? S'il veut partir et demande son cheval, quoi de plus mauvais goût que de fermer la porte de l'écurie, de lui cacher son chapeau, ou d'avoir recours à d'autres stratagèmes de ce genre pour le retenir ? — Il est juste de dire que ce zèle aveugle dans la pratique de l'hospitalité n'est pas des plus communs, et que c'est un défaut qui confine à une vertu. Aussi n'insistons-nous pas.

Il ne faut pas confondre l'étiquette avec les bonnes manières. Les règles arbitraires de la première sont fort souvent absurdes, et diffèrent avec les temps et les pays. Les bonnes manières,

au contraire, étant fondées sur le bon sens, sont, dans la variété de leurs manifestations, partout et toujours les mêmes.

Pour ne pas froisser nos compatriotes, allons chercher au Japon un exemple de l'absurdité où l'étiquette peut atteindre. Je ne sais si les mœurs se sont modifiées à cet égard depuis quelques années, mais il n'y a pas bien longtemps, lorsqu'un courtisan recevait une injure, il se tournait vers l'insulteur, se découvrait le ventre et, d'un coup de sabre, se l'ouvrait. L'étiquette exigeait alors que l'agresseur en fit autant sans tarder. On raconte qu'un Japonais ayant été insulté par un Américain, se fit aussitôt l'entaille obligatoire, ne doutant pas que l'autre ne l'imitât. Mais le Yankee se refusa net à cet exercice, et le Japonais expira, désespéré, non pas de périr d'une mort cruelle, mais de s'être sacrifié pour un individu si ridicule et si mal élevé.

Faudrait-il chercher beaucoup pour rencontrer autour de nous des personnes qui poussent au grotesque la religion des convenances, et se tourmentent l'esprit, dans les moindres occasions, pour ne faire et ne dire que ce que l'étiquette permet ?

Il n'en reste pas moins que les bonnes manières sont le fruit spontané d'une noble nature et d'un esprit droit. La civilité est comme une huile qui facilite le jeu des rouages de la société. L'argent, le talent, la position, ce sont là, sans doute, des clefs qui ouvrent plus d'une serrure ; mais l'affabilité et la sympathie sont les seuls passe-partout. La vertu elle-même offense lorsqu'elle est accompagnée de morgue et de dureté. Quel n'est pas, au contraire, le pouvoir et le charme de ceux qui, se tenant à égale distance de la rudesse et d'une bonhomie trop vulgaire, savent donner délicatement de justes éloges sans jamais tomber dans la flatterie !

" Pour être poli, soyez bon, a dit une femme aussi distinguée par le cœur que par le talent. Celui qui est parfaitement bon évitera, en effet, d'humilier, de désobliger, de blesser ses semblables, et il recherchera en même temps toutes les occasions qui pourront lui permettre de manifester sa bienveillance."

On réussit dans sa profession autant par la complaisance, par la prévenance des manières que par le talent. N'étaient-ce pas les manières que Démosthènes avait en vue, lorsqu'il disait : " L'éloquence consiste en trois choses, la première est l'action, la seconde l'action, et la troisième l'action." Un prédicateur persuasif s'assure dès le début la bienveillance de ses auditeurs, il leur fait comprendre qu'il a quelque chose à leur dire et qu'il est capable de le leur dire bien, — rien que par ses manières. Le médecin, qui sait son affaire, en entrant dans la chambre du malade inspire à tout le monde la confiance et l'espoir si favorables à la guérison, — rien que par ses manières. A la cour d'assises, l'avocat sait bien que les jurés ne sont point la personnification de la raison pure, sans mélange de passions et de préjugés ; aussi s'efforce-t-il de mettre en usage les manières — ce qu'en rhétorique on appelle les mœurs, — pour les amener à son avis. Et le commerçant, croyez-vous qu'il ait dans tout son magasin rien qui lui rapporte plus que son air avenant et ses manières engageantes ? Et dans ces tournois modernes où plusieurs rivaux se disputent la main d'une jeune personne, qu'est-ce qui l'emporte sinon les bonnes manières ? Wilkes, qui fut l'homme le plus laid et le mieux élevé de son temps, avait coutume de dire : " Je suis l'être le plus laid des trois royaumes, mais si l'on me donne seulement un quart d'heure d'avance, je trouverai l'accès d'un cœur de femme avant l'homme le mieux doué de tous les avantages physiques."

Burke a dit que les mœurs ont plus d'importance que les lois. " Suivant qu'elles sont bonnes ou mauvaises, les mœurs prêtent secours à la morale, elles remplacent les lois, ou elles les détruisent totalement." A un degré moindre, on peut dire la même chose des manières, qui ne sont, pour ainsi parler, que l'extériorité des mœurs.

C'est la pensée de Montesquieu :

" Il y a cette différence entre les lois et les mœurs, que les lois règlent plus les actions du

citoyen, et que les mœurs règlent plus les actions de l'homme. Il y a cette différence entre les mœurs et les manières, que les premières regardent plus la conduite intérieure, les autres l'extérieure."

PINCÉE DE CONSEILS

CONTRE LES CRAMPES.

Les personnes sujettes aux crampes pendant leur sommeil savent combien elles sont douloureuses : c'est donc rendre un véritable service que d'indiquer les moyens de les prévenir. Ce moyen consiste dans l'emploi du fer. Dès 1833, Morard avait remarqué que les militaires couchant sur des lits de fer étaient moins sujets aux crampes que ceux qui couchaient sur des lits de bois. Plus tard, un individu sujet aux crampes parla de son infirmité à un vieux forgeron qui lui conseilla de placer une barre de fer de trois centimètres de large en travers du lit, sous son matelas, à la hauteur des genoux, et même un peu au-dessous. Le conseil fut suivi et les crampes disparurent. D'autres personnes, à défaut de barre de fer, mirent en travers du lit, sous le matelas, la pelle et les pincettes du foyer. Même succès. Un jour, un garde national, sujet aux crampes, mit son fusil à côté de lui et s'en trouva bien. Un anneau de fer doux ou une chaînette de fer autour du jarret donne le même résultat. Personnellement, nous pouvons affirmer que les crampes ont cessé de nous tourmenter depuis que nous avons substitué le lit de fer au lit de bois.

LE SIROP DE NAVET.

Ce sirop jouit à peu près de la même réputation que le sirop de chou rouge. Il est administré dans les maladies de poitrine lorsque l'inflammation commence à diminuer. Voici la manière de le préparer : Prenez des navets de table, enlevez la peau, coupez-les par tranches, faites-les bouillir dans de l'eau jusqu'à parfaite cuisson ; jetez ensuite le tout sur un linge fin et filtrez sans presser. Ajoutez du sucre au jus que vous aurez recueilli, clarifiez-le avec des blancs d'œufs, tirez au clair, et faites bouillir cette liqueur sucrée jusqu'à ce qu'elle prenne la consistance de sirop.

Pour une livre de navets, on emploie deux bouteilles d'eau et deux livres de sucre blanc.

J'en connais qui, le soir, creusent un gros navet avec un couteau, versent de l'eau dans le tron, ajoutent du sucre et boivent le liquide.

PLATS DE RADIS.

Parfois, nous avons plus de radis que nous n'en pouvons consommer ; ou bien ils deviennent creux et ne trouvent plus d'acheteurs. Qu'en faire donc ? — Pourvu que les feuilles et les racines soient fraîches, il y a moyen d'en tirer parti.

Epluchez et préparez vos radis comme s'ils devaient être mangés crus, et surtout ne coupez pas les feuilles. Une fois l'épluchage fini, vous jetez les radis (feuilles et racines) dans l'eau bouillante et les y laisserez bien cuire. Après la cuisson, vous les mettez quelques minutes dans une passoire, puis vous les hacherez très menu ; et il ne vous restera plus qu'à les accommoder avec du beurre.

Il n'y a pas de plats de choux qui vaille un plat de radis cuits. Cependant c'est un mets presque inconnu et qui ne coûte pas cher.

VAPEUR RENVERSEE

— Je suis l'homme le plus malheureux du monde. Ma femme est pleine de nerfs !

— Diable !

— A la moindre envie non satisfaite, ce sont des scènes, et la voilà partie d'un train d'enfer.

— Et ça dure ?

— Jusqu'à ce que j'aie cédé.

— Alors, elle s'arrête ?

— Subitement. Elle renverse ses vapeurs.